



HAL
open science

Le féminisme critique de Pasolini. Avec un commentaire de Stefania Tarantino

Alain Naze, Stefania Tarantino

► **To cite this version:**

Alain Naze, Stefania Tarantino. Le féminisme critique de Pasolini. Avec un commentaire de Stefania Tarantino. 2013. halshs-00796201v2

HAL Id: halshs-00796201

<https://shs.hal.science/halshs-00796201v2>

Preprint submitted on 11 Oct 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le féminisme critique de Pasolini ***Avec un commentaire de Stefania Tarantino***

Alain Naze

N°28 | février 2013

Si Pasolini se reconnaissait un allié des féministes, il précisait pourtant aussitôt que sa proximité à leur égard était de nature critique. Par là il voulait signifier qu'il considérait avoir à batailler fréquemment contre elles, non pas contre le féminisme en tant que tel, mais contre les choix qu'elles pouvaient effectuer et qui lui paraissaient destructeurs pour l'idée d'une libération réelle (et pas seulement nominale) des femmes. Pour le dire de façon rapide, Pasolini voulait éviter aux valeurs du féminisme de se résorber dans celles de la modernité entendue comme triomphe du consumérisme. Or, selon lui, c'est bien un tel danger qui menace, si l'on confond l'émancipation féminine avec l'idéologie progressiste de l'histoire.

Suit un commentaire de Stefano Tarantino, qui souligne combien la clairvoyance de Pasolini peut faire écho avec la pensée radicale des femmes philosophes du XX^e siècle : Simone Weil, Maria Zambrano, Jeanne Hersch et Hannah Arendt.



Working Papers Series

Le féminisme critique de Pasolini

Avec un commentaire de Stefania Tarantino

Alain Naze

Stefania Tarantino

Février 2013

Les auteurs

Alain Naze, Docteur en philosophie, est professeur de philosophie au Lycée de Cornouaille à Quimper et chargé de cours auprès de l'Université de Quimper en Esthétique. Il codirige à la Maison des Sciences de l'Homme – Paris Nord, avec Jean-Louis Déotte, professeur à l'Université Paris 8, le séminaire « Actualité de Walter Benjamin » ; consacré cette année au thème « Politiques de l'image », ce séminaire est organisé dans le cadre du Laboratoire Architecture Ville Urbanisme Environnement du GERPHAU (CNRS). Il a publié plusieurs ouvrages : *Temps, récit et transmission chez Walter Benjamin et Pier Paolo Pasolini*, en 2 volumes : *Walter Benjamin et l'histoire des vaincus*, Paris, L'Harmattan, Collection Esthétiques, 2011 ; *Portrait de Pier Paolo Pasolini en chiffonnier de l'histoire*, Paris, L'Harmattan, Collection Esthétiques, 2011. Parmi ses articles récents : « Vers une nouvelle théorie du partisan », *Outis ! Revue de philosophie (post)européenne*, n°2, Milano – Udine, Mimesis Edizioni, 2012 ; « Un cinéma des passages – les fantasmagories du cinéma de Jacques Demy », *Appareil* (revue en ligne de la MSH Paris-Nord), 2013 ; « Soudain, le 3 juin dernier », in Philippe Roy & Alain Brossat (dirs), *Tombeau pour Pierre Rivière*, Paris, L'Harmattan, Collection Esthétiques, à paraître en 2013.

Stefania Tarantino est assistante à l'Université "Federico II" de Naples (chaire d'Histoire de la philosophie). Elle a obtenu deux titres de docteure en philosophie : à l'Université de Genève (« La libertà in formazione. La comunicazione filosofica in Jeanne Hersch e in María Zambrano », 2007) et auprès de l'Istituto Italiano di Scienze Umane (SUM) à Naples (thèse sur Simone Weil et María Zambrano, 2011). L'originalité des femmes philosophes du XXe siècle face à la tradition métaphysique occidentale est au centre de ses travaux. Elle a participé à différents colloques au plan national ou international ; depuis 2009 elle intervient dans « La scuola estiva della differenza di Lecce » dirigée par Marisa Forcina, professeure d'Histoire des doctrines politiques. Elle est membre du collectif de la revue en ligne *Adateoriafemminista* (www.adataoriafemminista.it), fondée par A. Putino et L. Mastrodomenico. Principaux ouvrages : *La libertà in formazione. Studio su Jeanne Hersch e María Zambrano*, Mimesis, Milano 2007 ; *Pensiero e giustizia in Simone Weil*, Aracne, Roma 2009 ; *Esercizi di composizione per Angela Putino. Filosofia, differenza sessuale e politica*, Liguori, Napoli 2010 ; *Le filosofe e l'idea di Europa* (à paraître en 2013).

Le texte

Papier préparé pour le séminaire « Genre, politique, sexualité(s). Orient/Occident », du 5 mai 2011.

Pour citer ce document

Alain Naze, *Le féminisme critique de Pasolini, avec un commentaire de Stefania Tarantino*, FMSH-WP-2013-28, février 2012.

© Fondation Maison des sciences de l'homme - 2013

Informations et soumission des textes :
wpfmsh@msh-paris.fr

Fondation Maison des sciences de l'homme
190-196 avenue de France
75013 Paris - France

<http://www.msh-paris.fr>
<http://halshs.archives-ouvertes.fr/FMSH-WP>
<http://wpfmsh.hypotheses.org>

Les Working Papers et les Position Papers de la Fondation Maison des sciences de l'homme ont pour objectif la diffusion ouverte des travaux en train de se faire dans le cadre des diverses activités scientifiques de la Fondation : Le Collège d'études mondiales, Bourses Fernand Braudel-IFER, Programmes scientifiques, hébergement à la Maison Suger, Séminaires et Centres associés, Directeurs d'études associés...

Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que leur auteur et ne reflètent pas nécessairement les positions institutionnelles de la Fondation MSH.

The Working Papers and Position Papers of the FMSH are produced in the course of the scientific activities of the FMSH: the chairs of the Institute for Global Studies, Fernand Braudel-IFER grants, the Foundation's scientific programmes, or the scholars hosted at the Maison Suger or as associate research directors. Working Papers may also be produced in partnership with affiliated institutions.

The views expressed in this paper are the author's own and do not necessarily reflect institutional positions from the Foundation MSH.

Résumé

Si Pasolini se reconnaissait un allié des féministes, il précisait pourtant aussitôt que sa proximité à leur égard était de nature critique. Par là il voulait signifier qu'il considérait avoir à batailler fréquemment contre elles, non pas contre le féminisme en tant que tel, mais contre les choix qu'elles pouvaient effectuer et qui lui paraissaient destructeurs pour l'idée d'une libération réelle (et pas seulement nominale) des femmes. Pour le dire de façon rapide, Pasolini voulait éviter aux valeurs du féminisme de se résorber dans celles de la modernité entendue comme triomphe du consumérisme. Or, selon lui, c'est bien un tel danger qui menace, si l'on confond l'émancipation féminine avec l'idéologie progressiste de l'histoire. En effet, si notre époque consumériste tend à récupérer les mouvements de libération en leur faisant adopter son idéologie (par exemple à travers l'adoption d'une démarche consistant en une demande de droits supplémentaires, quel qu'en soit le contenu), une résistance effective ne peut que s'originer dans une résistance au présent – au nom, précisément, de la « scandaleuse force révolutionnaire du passé ». Sous ce rapport, ce sont les débats très contemporains relatifs à l'attitude des mouvements féministes à propos du port du voile, ou de la burqa, qui demanderaient à être interrogés.

Suit un commentaire de Stefania Tarantino, qui souligne combien la clairvoyance de Pasolini peut faire écho avec la pensée radicale des femmes philosophes du XX^e siècle : Simone Weil, Maria Zambrano, Jeanne Hersch et Hannah Arendt.

Mots-clés

féminisme, Pasolini, émancipation, consumérisme, progrès

Pasolini's Critical Feminism

Followed by a commentary of Stefania Tarantino

Abstract

If Pasolini considered himself an ally of the feminists, he nonetheless precised immediately that his proximity towards them was of a critical nature. He meant by this that he considered to have to frequently struggle against them, not against feminism as such, but against the choices, that they could to do, and that seemed destructive to them for the idea of a real liberation (and not only nominal) of the women. To say it quickly, Pasolini wanted to avoid to the values of feminism to resorb themselves in those of modernity, understood as a triumph of the consumerism. Nevertheless, according to him, it's really such a danger which threatens, if we don't distinguish feminine emancipation with the progressist ideology of History.

Follow a commentary of Stefania Tarantino, who underlines how Pasolini's acuity can echo the radical thinking of the philosophers women of the XXth century : Simone Weil, Maria Zambrano, Jeanne Hersch and Hannah Arendt.

Keywords

feminism, Pasolini, emancipation, consumerism, progress

O n sait combien Pasolini a été de toutes parts attaqué à propos de sa position relative au référendum de 1975 sur l'avortement, qu'il fit connaître dans un texte paru dans le *Corriere della sera* sous le titre « Je suis contre l'avortement », alors que la manière de titrer initialement ce texte faisait signe vers une plus grande complexité : « Le coït, l'avortement, la fausse tolérance du pouvoir, le conformisme des progressistes ». C'est déjà quelque chose du *malentendu* entre Pasolini et les féministes qui perce ici, malentendu qui fut aussi celui qui caractérisa de plus en plus ses rapports avec le camp dit progressiste, car dans les deux cas il s'agissait pour Pasolini de rompre avec un engagement nominaliste pour ouvrir respectivement sur une libération *réelle* des femmes et sur l'idée d'un *progrès* réel. Dans un entretien lors duquel on lui demandait ce qu'était une féministe pour lui, Pasolini répondit : « Une extrémiste avec tous les défauts des extrémistes, avec qui je dois entrer en polémique critique »¹. C'est donc à cerner le sens de ce féminisme *critique* que je vais m'attacher, en essayant de mettre en évidence l'aspect stratégique de la démarche de Pasolini, consistant à ne pas tomber dans l'erreur d'une défense des libertés qui puisse tourner à l'apologie des valeurs de la modernité, entendues comme valeurs du consumérisme.

En effet, pour résister au présent, sans d'ailleurs pour autant succomber à la nostalgie d'un retour au passé, il apparaît nécessaire de disposer d'un *point de vue* sur la modernité, d'un point d'extériorité par rapport à celle-ci, tout simplement pour n'être pas sans possibilité d'écart vis-à-vis des valeurs qu'elle charrie – et c'est précisément la fonction que joue le passé dans la « politique » pasolinienne, ce qui ne signifie pourtant pas qu'il s'agirait de faire sien le point de vue propre à ce passé lui-même. Si Pasolini peut écrire que « [s]eul le passé peut sauver la révolution », c'est bien que son usage du passé ne vise à aucune restauration, mais qu'il relève bien davantage de la catégorie nietzschéenne de l'*intempestif*, de ce qui tient d'un *contre temps*, dans le sens que Nietzsche lui-même conférait à l'idée d'une pensée intempestive, dans ses *Considérations inactuelles*, lorsqu'il écrivait qu'agir selon l'intempestif, c'est « agir d'une façon inactuelle (*unzeitgemäß*), donc contre le temps, et par là même sur le temps, en faveur (je l'espère)

d'un temps à venir ». C'est sous ce rapport que l'intrusion pasolinienne du passé dans notre présent, si fréquente dans toute son œuvre, a bien pour fonction de *déjouer* la temporalité présente, au moyen d'anachronismes opérant une césure dans la continuité temporelle, et provoquant donc l'arrêt de ce que Walter Benjamin aurait appelé la *catastrophe*. Le féminisme *critique* de Pasolini est donc inextricablement lié à son progressisme critique, autrement dit, à sa critique de la modernité.

Pour comprendre nombre des engagements apparemment paradoxaux de Pasolini, il est utile d'insister sur l'idée qu'il se faisait d'une émancipation réelle, distincte d'une émancipation seulement nominale. Pour le dire rapidement, cette dernière serait liée à l'idée de *tolérance* (qu'il appelle souvent « fausse tolérance », pour désigner le fait que les libertés qui lui sont liées restent octroyées par le pouvoir), alors que la première, réelle, relèverait de droits gagnés dans la lutte. C'est ainsi que sa critique de la supposée « libération sexuelle » des années soixante et soixante-dix prend tout son sens : à travers les libertés octroyées par le pouvoir (devenu non plus répressif, mais apparemment permissif, et au fond, consumériste), des droits prennent la forme d'injonctions (« injonction au coït » notamment, dans le vocabulaire de Pasolini), témoignant donc pour un pouvoir normatif. C'est ainsi également qu'on peut comprendre sa position relative à l'avortement, laquelle consistait à défendre sa simple dépénalisation, contre son autorisation sans restriction : il s'agissait pour Pasolini de faire de l'avortement une question *politique* (avec la politisation, qui lui est liée, du coït), afin de ne pas laisser les femmes seules face à ce qui serait *leur* problème, vis-à-vis duquel les hommes n'auraient aucune responsabilité. Au fond, Pasolini veut éviter que l'avortement ne devienne un élément supplémentaire au service du principe régnant de l'hédonisme consumériste, au service des hommes en l'occurrence ; car, sous ce rapport, la « liberté sexuelle » devient « une caractéristique inévitable de la qualité de vie du consommateur »². Ce qui pouvait constituer des formes de libération effective sous des pouvoirs de type répressif risque par conséquent toujours de se transformer en conformisme, sous l'effet d'un pouvoir qui, devenu de type consumériste, *fonctionne* à la tolérance – et le danger est alors

1. Pier Paolo Pasolini, cité in Nico Naldini, *Pier Paolo Pasolini*, trad. René de Ceccatty, Paris, Gallimard, 1993, p.368.

2. Pier Paolo Pasolini, « Le coït, l'avortement, la fausse tolérance du pouvoir, le conformisme des progressistes », in *Écrits corsaires*, trad. Philippe Guilhon, Paris, Flammarion, 1976, p.145.

que les effets de pouvoir soient *vécus* comme libérateurs, précisément à travers la production de subjectivités hédonistes (de consommateurs) par ce pouvoir, raison pour laquelle Pasolini pouvait soutenir que les régimes de tolérance laissaient des traces au plus profond du peuple italien (jusqu'à enlaidir les corps), quand le pouvoir fasciste, lui, n'aurait eu d'effets que superficiels.

C'est à la lumière de ces précisions qu'on peut saisir le sens de la réponse de Pasolini à la remarque de Natalia Aspesi, selon laquelle « [b]eaucoup de femmes pensent que le moralisme est une invention masculine pour les soumettre, les enfermer à la maison pour servir, les limiter à leurs valeurs sexuelles ». En effet, il lui fait cette réponse : « Ce sont des choses qui concernent un monde archaïque, malheureusement disparu. Je dis malheureusement parce que, avec tous ses défauts, c'était un monde que j'aimais. Un monde répressif est plus juste, meilleur qu'un monde tolérant : parce que dans la répression, on vit les grandes tragédies, la sainteté et l'héroïsme prennent naissance. Dans la tolérance on définit les différences, on analyse et isole les anomalies, on crée les ghettos. Je préférerais être condamné injustement, plutôt que toléré ».³ Bien sûr, on se trouve face à une réponse donnée dans le cadre d'un entretien ; sous une forme écrite, Pasolini aurait peut-être cherché à séparer davantage les problèmes mais, malgré les raccourcis, on peut saisir ici quelque chose d'essentiel dans la position de Pasolini par rapport à la question du féminisme. En effet, par sa référence au « moralisme », Natalia Aspesi renvoie aux formes répressives de pouvoir, en l'occurrence identifiées comme essentiellement masculin et s'exerçant sur les femmes, ce qui ouvre la possibilité, pour Pasolini, en renversant la perspective, d'une critique en règle du pouvoir tolérant, critique aux accents successivement nietzschéens et foucauldien. À l'instar de Nietzsche, en effet, il désigne le pouvoir répressif comme rendant possible la grandeur, à l'opposé de l'ère démocratique inaugurant un rapetissement de l'humanité. C'est que face au « plus froid de tous les monstres froids », selon l'expression nietzschéenne pour désigner l'État (indice on ne peut plus net de l'absence d'idolâtrie de l'État chez Nietzsche, tout comme on peut conclure à l'absence, chez Pasolini, de tout fétichisme masochiste à l'égard des régimes autoritaires), l'individu avait à s'affirmer,

et devait donc puiser en lui-même les ressources du développement de sa propre *singularité*, alors qu'en régime démocratique, cette lutte n'étant plus nécessaire – depuis que l'individu est devenu une valeur en soi –, affirmer sa singularité semble aller de soi, ce qui la réduit, en fait, au plus pur conformisme. La tolérance aboutirait donc, du point de vue de la configuration des subjectivités, à ce que Freud nomma, dans *Malaise dans la civilisation*, « le narcissisme des petites différences » (en l'occurrence résultat logique d'une ère de conformisme, où les écarts sont des variations bien réduites sur un fond d'identité), alors que du côté de la pratique du pouvoir (et c'est là qu'on trouve un prolongement foucauldien dans la citation de Pasolini), elle se caractériserait par un classement des anomalies, une ghettoïsation, le pire cauchemar imaginable selon Pasolini ; il correspondrait, dans le vocabulaire de Foucault, au passage du paradigme propre au pouvoir souverain (« Faire mourir et laisser vivre ») à celui spécifique du « bio-pouvoir », normatif (« Faire vivre et laisser mourir »). Quand Pasolini parle de « génocide culturel » pour désigner l'éradication du monde qu'il aimait, sous les coups du pouvoir consumériste, on a une idée du lien qu'implicitement il établissait entre ce que Foucault nomme le bio-pouvoir et le nazisme, ce dernier ayant au fond défini les critères permettant de juger une vie « digne d'être vécue » - sous ce rapport la tolérance s'apparenterait donc paradoxalement à une forme de prolongement de cette logique, l'écart entre le pouvoir consumériste et le pouvoir nazi-fasciste reposant essentiellement sur le fait de ne plus recourir à la forme traditionnelle de la répression, mais à la prise en charge (médicale, pénale, éducative, etc.) des populations. C'est d'ailleurs ce déplacement qui justifiera le jugement de Giorgio Agamben selon lequel nos démocraties continueraient à fonctionner selon le paradigme du camp.

Dans sa réponse à Natalia Aspesi, donc, Pasolini dit regretter le monde ancien, malgré tous ses défauts, c'est-à-dire, aussi, malgré l'oppression des femmes de la part des hommes. Cela ne signifie pourtant pas du tout qu'il serait prêt à sacrifier le sort des femmes pour récupérer ce monde d'avant « l'homologation consumériste », ce monde des corps, qu'il aimait tant ; il ne fait pas du tout passer par pertes et profits le sort qui leur est réservé. Il n'en appelle pas davantage à un retour d'une oppression masculiniste des femmes qu'à un retour du bûcher pour les « sodomites ». Que veut-il dire exactement dans ces conditions ?

3. Natalia Aspesi et Pier Paolo Pasolini, cité in Nico Naldini, *op. cit.*, p.367-368.

Pasolini ne nie aucunement que l'univers plébéien vers lequel va son amour soit un monde essentiellement masculin, en lequel tout le « code de l'honneur » se trouve organisé autour de valeurs masculines et viriles, jusqu'en certaines formes d'amitiés teintées d'homo-érotisme. Il ne nie pas plus les violences faites aux femmes dans un tel univers, mais il les rapporte à d'autres formes de violences, propres à notre univers de tolérance – et les violences faites à Maddalena, dans *Accatone*, seront qualifiées d'idylliques par le réalisateur, en ce que liées à tout un code masculin de l'honneur, alors que la violence contemporaine serait sans bornes, puisque précisément déconnectée de tout code, gratuite, étant davantage le fait de névropathes tristes produits par le pouvoir consumériste, dont certaines pages de *Pétrole* dressent le portrait. Ce que Pasolini veut éviter, semble-t-il, c'est un jugement simpliste, par lequel on conclurait immédiatement que les femmes auraient en effet gagné en liberté à travers la disparition du « moralisme », c'est-à-dire de ces règles de conduite socialement imposées qui en faisaient les gardiennes du foyer, etc. D'abord, Pasolini va faire remarquer que ni les violences à l'encontre des femmes, ni les différentes formes de leur asservissement n'ont cessé avec l'avènement des sociétés de consommation ; ensuite il va indiquer que le sort des femmes ne peut pas être séparé de l'univers dans lequel elles se trouvent, et que par conséquent conclure au sort aujourd'hui plus enviable des femmes parce qu'elles ne subiraient plus les formes ancestrales de la domination masculine revient à juger leur sort plus enviable au sein d'une société de consommation que dans le cadre d'une société ancestrale. Ramenée à ces termes simples, la discussion en effet s'éclaire, et l'on comprend pourquoi Pasolini ne pouvait que difficilement éviter de donner à ses propos les apparences de la provocation, puisque pour juger de façon équitable du sort des femmes, il considérerait devoir aussi donner la parole aux sociétés traditionnelles, comme en cette déclaration : « Il est vrai que pendant des siècles, la femme a été exclue de la vie civile, des professions, de la politique. Mais en même temps elle a joui de tous les privilèges que l'amour de l'homme lui donnait : elle a vécu l'expérience extraordinaire d'être servante et reine, esclave et ange. L'esclavage n'est pas une situation pire que la liberté, elle peut au contraire être merveilleuse »⁴. Les aspects provo-

cateurs de cette citation ne doivent pas nous écarter de l'essentiel, qui consiste simplement à faire remarquer que notre jugement est nécessairement invalide quant aux périodes passées de l'histoire, pour autant que nous nous rapportons à celles-ci avec une grille de lecture résolument moderne : comment comprendre la façon dont un esclave pouvait vivre sa situation dans une société de type holistique, ou encore comment saisir les stratégies qu'une femme pouvait employer pour renverser les rapports de pouvoir vis-à-vis des hommes, en en conservant cependant la forme extérieure, si l'on aborde ces questions avec les valeurs propres à nos sociétés individualistes ? L'expérience de l'amour, pourtant, devrait nous apprendre combien il est possible d'aimer les chaînes qui nous lient, et de souffrir d'en être libéré. Ce type de raisonnement n'ouvre pourtant pas, *ipso facto*, sur un relativisme, puisque Pasolini reconnaît que les femmes ont été et continuent à être soumises à une domination masculine : il se veut lui-même l'allié des femmes en cette affaire mais ce qu'il refuse, c'est de juger que cette domination masculine aurait reculé, tout simplement parce que les formes en auraient changé, devenues modernes. S'il acceptait cette lecture, Pasolini se ferait le complice des chantres du progrès, selon lesquels l'histoire constitue une marche progressive, consistant à se défaire de formes sociales, politiques, économiques, révolues, dépassées – il prêterait ainsi la main à une « histoire des vainqueurs ».

On remarquera que les formes les plus décriées d'anti-féminisme sont celles qui apparaissent *rétrogrades*, anti-modernes, alors que des formes plus subtiles d'anti-féminisme (la légalisation sans conditions de l'avortement, selon l'optique pasolinienne) peuvent être considérées comme des conquêtes. Dans ces conditions, passeront pour émancipatrices toutes les formes qui iront dans le sens d'un supposé progrès, et seront considérées comme des formes de coercition toutes celles qui présenteront une apparence rétrograde. Le chemin de l'émancipation, dès lors, en viendrait à se confondre avec celui du passage d'un monde ancien au monde de la modernité, et par conséquent le *progrès historique* réclamerait la disparition des catégories les plus apparemment rétrogrades, avec leurs valeurs. Dans ces conditions, l'émancipation coïnciderait ni plus ni moins avec ce que Pasolini nommait « génocide culturel ».

4. Pier Paolo Pasolini, cité in Giovanni Dall'Orto, « Contre Pasolini », in *Cupo d'amore – L'homosexualité dans l'œuvre de*

Pier Paolo Pasolini, Cahiers Gai-Kitsch-Camp – Il Cassero – Essais/1 – Cassero 1987, p.72.

puisqu'il se trouve que les catégories populaires étaient celles qui relevaient encore d'un mode d'exister non moderne, que Pasolini se désolait de voir disparaître sous ses yeux.

C'est donc la notion de progrès ainsi considérée que Pasolini se devait de combattre, et c'est de cette façon qu'il fut conduit à remettre en question l'orientation émancipatrice (moderniste au fond) du féminisme, mais aussi des partis politiques de gauche. Il n'est pas étonnant, dès lors, qu'il ait pu finir par accepter l'étiquette de « réactionnaire » qu'on lui attribuait, puisqu'il jugeait qu'un progrès réel passait par la remise en cause de l'idée d'une nécessaire éradication systématique du passé, en ce qu'une telle démarche ne pouvait qu'être oubliée de « la scandaleuse force révolutionnaire du passé ». De fait, dans une époque qu'il identifiait comme étant celle d'une « homologation consumériste », tout écart, toute différence irréductible revêt la puissance d'une forme de *résistance*, et ce, quelle que soit la teneur émancipatrice intrinsèque de l'élément en question – la religion catholique pourra ainsi jouer un tel rôle, intempêtif, dans l'œuvre de Pasolini. Par conséquent, si l'on parvient à déconnecter « libération » (sexuelle, féministe, politique) et « modernité », il devient possible de réduire bien des « effets de misère », selon l'expression de Michel Foucault : en effet, il est probable que bien des femmes hésitent à se déclarer « femmes au foyer », dans une époque où une femme ne travaillant pas à l'extérieur est généralement considérée comme en situation d'aliénation, puisque placée sous la dépendance du salaire masculin, de même que nombre d'ouvriers préféreraient se dire étudiants du temps de Pasolini. C'est au fond toute une conception progressiste de l'histoire que Pasolini remet ainsi en cause, tant il est vrai qu'il existe une tendance à repeindre aux couleurs d'une geste héroïque l'histoire, le devenir historique d'une nation, d'une classe sociale, d'un mouvement politique, d'une minorité (les Noirs, les femmes, les homosexuels, etc.). En cela Stonewall a pu jouer, par exemple, le rôle d'origine pour la marche vers la « fierté » homosexuelle ; tout comme l'histoire des femmes, des Noirs, des ouvriers semble se dessiner selon un fil conducteur qui serait bien celui d'une forme équivalente d'émancipation, c'est-à-dire à la fois de reconnaissance sociale et d'obtention de droits.

Dès lors, sous l'idée d'émancipation, c'est bien celle de progrès qu'on retrouve à l'œuvre, avec cette conséquence inévitable que par là de nombreuses

figures seront oubliées, ou rejetées, car n'épousant pas le mouvement apparemment irrépessible du progrès émancipateur. Écoutons ces mots d'Auguste Blanqui, qui disent bien le contenu sous-jacent de cette représentation progressiste de l'histoire : « Parce que les choses ont suivi ce cours, il semble qu'elles n'auraient pu en suivre d'autre. Le fait accompli a une puissance irrésistible. Il est le destin même. [...] Terrible force pour les fatalistes de l'histoire, adorateurs de ce fait accompli ! Toutes les atrocités du vainqueur, la longue série de ses attentats sont froidement transformés en évolution régulière, inéluctable, comme celle de la nature. Rien n'arrête ces imperturbables *Systématisateurs*. [...] On doit y voir la marche naturelle, obligée du genre humain. [...] Mais l'engrenage des choses humaines n'est point fatal comme celui de l'univers. Il est modifiable à toute minute »⁵. Du point de vue d'une émancipation des femmes, même si ce n'est pas sous la catégorie de *l'histoire des vainqueurs* qu'elle développe son récit, c'est aujourd'hui le port du voile (intégral ou pas) qui tendra à être interprété, à l'aune de nos sociétés occidentales et développées, comme un pur et simple retour à une période obscurantiste, d'asservissement des femmes, sans plus d'examen, en oubliant au passage les éventuelles stratégies de femmes relevant de minorités ethniques, dont les intérêts ne coïncident pas nécessairement avec ceux des femmes occidentales à partir desquelles un modèle d'émancipation a été élaboré. Sous ce rapport, on en est venu à confondre finalement le simple voile masquant la chevelure, avec le niqab (vêtement laissant les yeux visibles), puis avec la burqa (avec son aspect grillagé masquant tout le visage). Au fond, si les distinctions importent peu ici, c'est qu'il s'agit de faire la chasse à l'Islam pour certains, à l'obscurantisme religieux pour d'autres et/ou à l'oppression des femmes, et que dans ces conditions, on n'aurait que des différences de degré. Une chose devrait tout de même faire réfléchir : c'est que nos sociétés, actuellement, ne sont jamais aussi regardantes quant aux droits des femmes que lorsqu'il s'agit de femmes possiblement sous l'emprise d'hommes musulmans. Quant aux discours de femmes voilées qui pourraient conduire à avoir sur ces sujets une réflexion nuancée et compréhensive, tenant compte d'un contexte culturel avec les aspirations qui lui sont liées, mais aussi d'éventuelles visées stratégiques,

5. Auguste Blanqui, « *Instructions pour une prise d'armes* », « *L'éternité par les astres, hypothèse astronomique* » et autres textes, Paris, Sens et Tonka, 2000, p.205-206.

ils sont réduits à néant, comme on le fait si souvent à propos des discours des prostituées : comment, aliénées, pourraient-elles tenir un discours libre, qui ne soit pas toujours déjà le simple reflet des intérêts de l'homme qui la tient sous sa coupe ? La violence à l'égard de ces discours rejette les femmes qui les tiennent et que nos sociétés, à les entendre, aspireraient à libérer, dans un silence laissant toute latitude aux discours d'interprétation de se déployer à loisir, en lieu et place de celui des intéressées.

Pour conclure, on peut dire que cette réflexion a pu faire apparaître le danger de reconstitution d'une structure héroïque de l'histoire, qui guette aussi l'écriture d'une histoire se voulant pourtant celle des vaincus. C'est en ce sens qu'on peut penser la démarche de Pasolini sur le modèle benjaminien de celle de l'historien chiffonnier, en ce qu'il s'agit de s'intéresser au rebut, à ce qui n'arrête pas le regard de l'historien positiviste. Ce reste, ce sera donc pour Pasolini – contre Marx, sous ce rapport – le sous-prolétariat plutôt que le prolétariat, mais aussi les habitants incultes des régions rurales du tiers monde plutôt que les étudiants ; l'attention de Pasolini sera donc mobilisée à propos de tout ce qui semble constituer un défi pour l'historien, en ce que ce matériau, précisément, se révèle rétif à la construction d'une histoire présentant une véritable continuité, avec un terme au moins imaginable. Pire, l'historien qui procédera de la sorte pourra, comme l'a expérimenté Pasolini, être qualifié de réactionnaire, puisque, s'intéressant aux populations se tenant de toute évidence à l'écart des grands mouvements d'émancipation, il semblera condamner cette dernière, et donc – pensée binaire oblige – être l'allié au moins objectif de l'obscurantisme.

Au fond, on pourrait soutenir que, sous bien des rapports, l'attitude de Pasolini consistait à lutter contre les *effets de misère* occasionnés par l'idéologie de l'émancipation. En effet, si l'histoire de l'émancipation (ou plutôt les récits, multiples, des mouvements d'émancipation) réhabilite souvent des figures que l'histoire des vainqueurs maintient dans le silence, ignore ou méprise, pourtant, elle a en commun avec cette dernière de laisser place à un rebut, à un reste qui ne trouve pas d'emploi dans un tel récit. Le danger de toute histoire est bien celui de se reconstituer en une variante de l'histoire des vainqueurs, fût-elle l'histoire d'une minorité. Si Pasolini a dû combattre aussi contre ses alliés « naturels »,

c'est qu'il n'a jamais voulu écrire les récits qu'on attendait de lui, c'est qu'il a toujours eu le courage de décevoir, sachant que sa probité d'artiste et de théoricien résidait dans le seul fait de chercher à rendre justice à ceux qui, précisément, étaient dans l'incapacité de réclamer des comptes.

Sur un texte d'Alain Naze sur le féminisme critique de Pasolini

Stefania Tarantino

La clairvoyance de Pasolini sur la matière et la forme de l'existence humaine dans la société, à mon avis, a beaucoup en commun avec la pensée radicale des femmes philosophes du XX^e siècle – qui n'étaient pas féministes au sens strict du terme mais qui, dans leur pensée, ont fait jouer le poids de leur différence. Je fais référence surtout à Simone Weil, à sa critique prégnante du droit moderne et de la constitution de la subjectivité fondée sur le prestige et le privilège personnels ; je vais faire référence aussi à María Zambrano, à Jeanne Hersch (auxquelles j'ai consacré mon premier livre paru en 2007 en Italie : *La libertà in formazione. Studio su Jeanne Hersch e María Zambrano*, Mimesis, Milan) et à Hannah Arendt, qui ont mis en lumière la fausse libération liée à l'idée de progrès et, en même temps, ont dénoncé la maladie idolâtre de la religion du pouvoir concernant la structure, le fond tragique de l'histoire de l'Occident. Pour elles, fouiller dans le sous-sol de l'histoire signifie en premier lieu faire apparaître les fragiles indices nous permettant de voir et de comprendre toute la richesse d'un passé qui n'adhère pas au bloc compact d'une histoire unique. La notion même de l'histoire comme une continuité orientée est pour elles absolument fautive, du moment où elle est inscrite dans la conception théologique et politique de la providence divine. Simone Weil, par exemple, ne partage pas avec les intellectuelles de son époque la douceur de l'esprit critique (je pense à sa courageuse opposition aux thèses personalistes des années trente, en un moment de mise en valeur absolue de la catégorie de personne) ; elle se rend compte de la difficulté de mettre vraiment en question la scène politique et même la représentation du politique sur laquelle l'Occident a construit son image de progrès et son idée de liberté. Les quatre obstacles qu'elle dénonce comme nous séparant d'une idée de civilisation qui vaut quelque chose, c'est à dire

la fausse idée de la grandeur, la dégradation du sens de la justice humaine, l'idolâtrie de l'argent et, j'ajouterais pour soi-même, l'absence de spiritualité - quatre obstacles qui, à la lumière de la situation politique italienne, non seulement sont loin de disparaître mais semblent au contraire représenter pleinement l'horizon politique de notre président du conseil, Berlusconi - ces obstacles ne seront jamais dépassés si l'on en reste à une critique faible, incapable d'offrir la possibilité d'une autre histoire, d'ouvrir un vrai déplacement de l'histoire.

Cette remarque faite, j'en viens au texte d'Alain Naze. La première thèse qu'il soutient est que le féminisme critique de Pasolini est strictement lié à sa critique de la modernité. Ceci est un point capital, parce qu'il représente une clé pour comprendre jusqu'au bout l'opération profonde qui démasque la vie sociale moderne et la nécessité de disposer d'un point de vue transparent sur la modernité. Les sociétés dites démocratiques réalisent leur « imperceptible » domination sur l'être humain à travers des dispositifs d'asservissement et d'appropriation, des modèles de vie déjà construits. Il s'agit de dispositifs qui, grâce à la fausse permissivité du consumérisme - pour parler en termes pasoliniens -, ont élargi leur champ d'action à travers une logique d'inclusion, d'incorporation de tous les éléments « étrangers » auparavant marginalisés. Les femmes sont clairement au centre de ce discours, justement parce que le processus d'inclusion fait nécessairement partie du discours lié à l'émancipation. A la différence de Pasolini, je crois fermement que le mot émancipation ne signifie pas automatiquement une forme d'homologation au monde masculin mais plutôt une étape fondamentale pour l'histoire des femmes (dans le sens commun, le terme 'émancipation' renvoie justement au « rendre libre ») ; mais d'un autre côté, avec Pasolini je pense qu'il faut rester sur ses gardes quant aux grands risques liés à ce mot (l'étymologie du terme 'émancipation' dérive du droit romain et, en effet, comprend le mot latin 'manus', la main, et 'capere', prendre. Donc son sens d'origine renvoie à 'l'achat d'une propriété' ('*mancipium*'), à la possibilité d'acheter l'esclave. Il s'agit d'une demande d'inclusion à l'intérieur d'un contexte symbolique d'où, historiquement, les femmes - surtout au niveau de l'éducation, de la politique, et au niveau juridique - ont toujours été exclues. Pasolini a bien raison quand il écrit que, dans la modernité, la seule anomalie que la société accepte, c'est la femme (cf.

« Les entretiens corsaires sur la politique et la vie », *Liberal*, 1995). C'est pourquoi il faudrait toujours réfléchir aux conditions de son inclusion et au fait que Pasolini me semble avoir pris une position inactuelle à propos du referendum de 1975 sur l'avortement. Il ne s'agit pas d'une question purement juridique mais politique. Avec des nuances différentes et une grande attention au corps des femmes, Carla Lonzi, par exemple, dans ses écrits de « Rivolta Femminile », dira d'un côté que l'avortement est nécessaire pour lutter contre la clandestinité, de l'autre que la légalisation de l'avortement a des aspects sinistres parce qu'elle servira à codifier la '*voluptas*' de la passivité comme expression du sexe féminin (une sorte de colonisation du corps des femmes). À ses yeux, l'avortement est presque une solution pour la femme colonisée du système patriarcal - système ne faisant pas de distinction entre le mécanisme du plaisir et le mécanisme de la reproduction qui, dans le corps féminin, sont séparés.

Il est très important, dans ce contexte, de souligner qu'en Italie, les femmes ayant fondé « La libreria delle donne di Milano » (librairie des femmes de Milan), en 1975, avaient choisi comme 'slogan' une phrase empruntée à Simone Weil : « *Non credere di avere dei diritti* », c'est à dire qu'il ne faut jamais croire avoir des droits - phrase qui tente de renforcer la constatation que le sens de la liberté des femmes ne peut pas être réduit à la seule revendication de droits (du point de vue étymologique, on sait que le mot revendication signifie demander la même chose que l'autre ; le préfixe 're' ici dénote la répétition, une forme de reconnaissance fondée sur l'assimilation et l'inclusion).

À cet égard, il faut évoquer une philosophe napolitaine disparue en 2007, qui a traversé avec passion et esprit critique toutes les phases du féminisme italien et a contribué activement à réfléchir au sens de la liberté des femmes sous le signe de la différence sexuelle. Il s'agit d'Angela Putino (elle nous a laissé un livre original sur la pensée de Simone Weil qui devrait être traduit en français : *Simone Weil. Un'intima estraneità*. Città aperta, Troina 2007). Liberté féminine, pour elle, signifie donner dans l'action, ou mieux incarner son propre désir (un désir infini, sans restriction et sans objet particulier), garder la partie irréductible de soi-même comme quelque chose qui échappe aux jeux de la comptabilité numérique. Elle nous met en garde contre n'importe quelle forme de fusion (voir son livre critique sur le danger que

représente la « fusion » des femmes dans le féminisme : *Amiche mie isteriche*, Cronopio, Napoli 1998). Le besoin de protection, de s'autoconformer au pouvoir normatif de la société, d'être comblé dans un « ensemble », fonctionne comme une sorte d'anesthésie générale qui enlève son poids à la réalité concrète et délivre de penser à la première personne. Une sorte de cuirasse, de barrière, qui libère du contact avec tout ce qui nous altère, nous blesse. Or, l'altération c'est précisément le lieu du sentir, le fait d'être sensible à la réalité du bien et du mal. Dans le sillage de Simone Weil, Angela Putino pense que quiconque dépend d'une domination ne peut pas changer la situation ; seul celui qui échappe à la domination peut le faire. Pour Angela Putino, il y a bien des choses qui ne sont pas représentables dans le discours politique mais sont vives dans l'expérience humaine. Contre toute forme d'homologation culturelle, il faut s'opposer soi-même comme une différence substantielle irréductible. Pasolini n'échappe pas à une sorte d'idéalisation des femmes, de pureté. Or, je crois que c'est toujours un risque d'idéaliser les femmes, dans un sens positif (comme la vierge, la sainte) comme dans un sens négatif (la prostituée, la sorcière). La différence sexuelle fait partie de la condition humaine, je veux dire par là en chair et en os : c'est pour cela qu'elle est en jeu dans chaque geste de notre vie personnelle et politique. Alors pour moi, aujourd'hui, il s'agit de voir jusqu'au bout ce que signifie « réelle » : c'est la réalité au-delà de toute construction et de n'importe quelle logique qui tente de réduire la richesse de l'expérience singulière de notre existence. À la force illimitée du pouvoir (normatif et répressif) s'oppose l'infini du désir de sa propre liberté sans condition, détaché de chaque finalité et objet. Seule une pensée orientée par ce sentiment de la liberté peut suspendre la mécanique sociale, peut échapper à la fusion du corps mystique du social.

Working Papers : dernières parutions

Hervé Le Bras, Jean-Luc Racine & Michel Wieviorka, *National Debates on Race Statistics: towards an International Comparison*, FMSH-WP-2012-01, février 2012.

Manuel Castells, *Ni dieu ni maître : les réseaux*, FMSH-WP-2012-02, février 2012.

François Jullien, *L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité*, FMSH-WP-2012-03, février 2012.

Itamar Rabinovich, *The Web of Relationship*, FMSH-WP-2012-04, février 2012.

Bruno Maggi, *Interpréter l'agir : un défi théorique*, FMSH-WP-2012-05, février 2012.

Pierre Salama, *Chine – Brésil : industrialisation et « désindustrialisation précoce »*, FMSH-WP-2012-06, mars 2012.

Guilhem Fabre & Stéphane Grumbach, *The World upside down, China's R&D and innovation strategy*, FMSH-WP-2012-07, avril 2012.

Joy Y. Zhang, *The De-nationalization and Re-nationalization of the Life Sciences in China: A Cosmopolitan Practicality?*, FMSH-WP-2012-08, avril 2012.

John P. Sullivan, *From Drug Wars to Criminal Insurgency: Mexican Cartels, Criminal Enclaves and Criminal Insurgency in Mexico and Central America. Implications for Global Security*, FMSH-WP-2012-09, avril 2012.

Marc Fleurbaey, *Economics is not what you think: A defense of the economic approach to taxation*, FMSH-WP-2012-10, may 2012.

Marc Fleurbaey, *The Facets of Exploitation*, FMSH-WP-2012-11, may 2012.

Jacques Sapir, *Pour l'Euro, l'heure du bilan a sonné : Quinze leçons et six conclusions*, FMSH-WP-2012-12, juin 2012.

Rodolphe De Koninck & Jean-François Rousseau, *Pourquoi et jusqu'où la fuite en avant des agricultures sud-est asiatiques ?*, FMSH-WP-2012-13, juin 2012.

Jacques Sapir, *Inflation monétaire ou inflation structurelle ? Un modèle hétérodoxe bi-sectoriel*, FMSH-WP-2012-14, juin 2012.

Franson Manjali, *The 'Social' and the 'Cognitive' in Language. A Reading of Saussure, and Beyond*, FMSH-WP-2012-15, July 2012.

Michel Wieviorka, *Du concept de sujet à celui de subjectivation/dé-subjectivation*, FMSH-WP-2012-16, juillet 2012.

Nancy Fraser, *Feminism, Capitalism, and the Cunning of History: An Introduction*, FMSH-WP-2012-17 August 2012.

Nancy Fraser, *Can society be commodities all the way down? Polanyian reflections on capitalist crisis*, FMSH-WP-2012-18, August 2012.

Marc Fleurbaey & Stéphane Zuber, *Climate policies deserve a negative discount rate*, FMSH-WP-2012-19, September 2012.

Roger Waldinger, *La politique au-delà des frontières : la sociologie politique de l'émigration*, FMSH-WP-2012-20, September 2012.

Antonio De Lauri, *Inaccessible Normative Pluralism and Human Rights in Afghanistan*, FMSH-WP-2012-21, September 2012.

Dominique Méda, *Redéfinir le progrès à la lumière de la crise écologique*, FMSH-WP-2012-22, October 2012.

Ibrahima Thioub, *Stigmates et mémoires de l'esclavage en Afrique de l'Ouest : le sang et la couleur de peau comme lignes de fracture*, FMSH-WP-2012-23, October 2012.

Danièle Joly, *Race, ethnicity and religion: social actors and policies*, FMSH-WP-2012-24, November 2012.

Dominique Méda, *Redefining Progress in Light of the Ecological Crisis*, FMSH-WP-2012-25, December 2012.

Ulrich Beck & Daniel Levy, *Cosmopolitanized Nations: Reimagining Collectivity in World Risk Society*, FMSH-WP-2013-26, February 2012.

Xavier Richet, *L'internationalisation des firmes chinoises : croissance, motivations, stratégies*, FMSH-WP-2013-27, February 2012.

Alain Naze, *Le féminisme critique de Pasolini, avec un commentaire de Stefania Tarantino*, FMSH-WP-2013-28, February 2012.